

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



***Le Devoir* entre le passé et l'avenir**

Collectif (sous la direction de Robert Lahaise), *Le Devoir reflet du Québec au 20^e siècle*, Montréal, Hurtubise HMH, Les Cahiers du Québec, coll. « Communications » : 110,1994, 504 p., 34,95 \$.

Michel Gaulin

Numéro 78, été 1995

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38555ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Gaulin, M. (1995). Compte rendu de [*Le Devoir* entre le passé et l'avenir / Collectif (sous la direction de Robert Lahaise), *Le Devoir reflet du Québec au 20^e siècle*, Montréal, Hurtubise HMH, Les Cahiers du Québec, coll. « Communications » : 110,1994, 504 p., 34,95 \$.] *Lettres québécoises*, (78), 54–54.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1995

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Le Devoir entre le passé et l'avenir

Le Devoir a-t-il été un des engins de l'évolution de la société québécoise au xx^e siècle, ou plutôt à sa remorque ?

ESSAI
Michel Gaulin

LES QUATRE-VINGT-CINQ ANS DU *Devoir* sont marqués, en ce début d'année 1995, par un faste quelque peu inaccoutumé pour ces anniversaires qui tombent entre les jalons plus traditionnels d'un siècle (décennies, quart, demi, trois quarts): d'abord un ouvrage qui tente une synthèse de l'action du journal dans les principaux secteurs de la vie de la société québécoise, puis les honneurs du colloque annuel de l'UQAM. Ces deux importantes manifestations d'ordre intellectuel sont sans doute destinées à faire valoir la vitalité nouvelle que, sous l'impulsion de la directrice actuelle, le journal veut afficher après une longue période d'incertitude et de flottement au cours des années quatre-vingt.

Facture de l'ouvrage

Autour de ce projet de synthèse, l'historien Robert Lahaise a réuni une vingtaine de collaborateurs, pour la plupart des anciens de la maison ou des universitaires, entre lesquels il a réparti la responsabilité de rendre compte de l'apport du journal dans les principales sphères de son activité rédactionnelle. Pour la plupart d'entre eux, le défi était de taille et il n'est pas surprenant que plusieurs aient, totalement ou en partie, raté la cible. Contrairement à ce que fait un Laurier Lacroix au début de son article (excellent) sur «*Le Devoir* et l'art du vingtième siècle au Québec», peu d'entre eux semblent s'être interrogés sur la meilleure stratégie à adopter devant une matière aussi abondante. Certains se sont donc contentés d'un survol assez superficiel, d'autres (surtout les anciens) s'en sont tenus à des souvenirs, alors que d'autres encore, présumément pris de court et manquant de temps, ont donné des textes plus ponctuels, probablement des morceaux détachés de plus vastes études toujours en cours ou ayant déjà servi à d'autres fins. Si bien que l'ensemble donne l'impression d'un assemblage assez hétéroclite.

Les meilleures prestations me semblent être le fait de ceux qui, sans perdre de vue l'ensemble, y ont néanmoins identifié, pour le domaine dont ils avaient la responsabilité, les grands moments ou encore quelques grandes figures qui ont véritablement laissé leur marque au cours des années. C'est le cas notamment de l'étude de Normand Baillargeon et de Jean Pichette, sur «Modernité et critique musicale, 1910-1961», d'où ressortent en particulier les figurés et l'action transcendantes de Frédéric Pelletier (1914-1944) et de Jean Vallerand (1952-1961). Ou encore du texte de Réginald Hamel sur «Les pages

littéraires, 1910-1993» qui attire l'attention sur les deux âges d'or que représentent les passages de Gilles Marcotte (1949-1955) et de Jean Royer (1978-1983). (Chose assez insolite, l'article de Hamel s'attire par ailleurs le désaveu de Lise Bissonnette, dans sa préface, pour sa dénonciation, avouons-le passablement appuyée, de l'«aileurisme» dans la façon dont les pages littéraires ont longtemps traité la littérature d'ici.)

Les leçons de l'ouvrage

Ce qui, toutefois, se dégage de l'ensemble, c'est le rôle fondamental qu'a toujours joué, au *Devoir*, le directeur dans l'orientation et l'influence du journal. L'autorité du *Devoir* a été indiscutable sous Bourassa première manière (jusqu'en 1926 environ), puis sous Gérard Filion et André Laurendeau après les années ternes et frileuses de la direction de Georges Pelletier (1932-1947). Grande aussi fut l'influence du *Devoir* de Claude Ryan, avant de décroître dans l'irrésolution entraînée par les rapides changements de directeurs au cours des années quatre-vingt.

Resté dans l'ensemble fidèle, contre vents et marées (financières comme politiques) aux principes de son fondateur et à sa vocation principalement nationaliste et politique, *Le Devoir* ne s'est pas moins montré capable de s'adapter aux réalités nouvelles du xx^e siècle et, s'il n'a pas toujours conduit le changement, il a su y contribuer avec diligence et discernement. On trouvera un exemple patent de cette capacité d'adaptation dans la belle étude de Jacques Rouillard sur la place faite dans le journal aux questions syndicales depuis la fondation jusqu'à la fin de l'ère Ryan (1978).

Comme le fait d'autre part observer Lise Bissonnette dans sa préface, «[l]a symbiose d'aujourd'hui entre *Le Devoir* et le milieu culturel est une réponse permanente aux carences d'hier» (p. 12). C'est sans doute un peu tout cela qui fonde la fidélité du journal — fidélité à sa vocation, fidélité à son public, que celui-ci lui paie par ailleurs abondamment de retour. Il faut croire que c'est à ce dynamisme que pensait le sociologue Guy Rocher quand il écrivait pour sa part, dans sa postface : «Fidélité [...] à une manière de penser, ou peut-être mieux encore fidélité à la pensée, à la discussion qu'on vient y chercher et qu'on y trouve assez souvent» (p. 466). En somme, fidèle dans le changement, *Le Devoir* est resté digne de sa devise, «Fais ce que dois».

